

Le docteur Théophraste Renaudot fut, en effet, avec l'aide du cardinal Richelieu, le fondateur du journalisme en France, en créant la GAZETTE DE FRANCE qui n'a pas cessé de paraître depuis. Il possédait les deux qualités primordiales du vrai journaliste : une connaissance approfondie des hommes et un flair prodigieux ; il connaissait son époque et son pays, s'accommodait aux désirs d'un public travaillé par des besoins jusqu'alors inconnus, dégouté des vieilles habitudes, avide de nouveautés. La persévérance, l'énergie de sa volonté égalaient sa générosité et son industrie. Il laissait dire, il laissait crier ; il méprisait les routiniers et les clabaudes et poursuivait sa route avec une indomptable obstination. C'est le 30 mai 1631 qu'il publiait le premier numéro de son journal, une des premières gazettes hebdomadaires qui aient paru dans l'Europe moderne.

La critique contemporaine a établi irréfutablement que ce fut en Belgique que parut le premier journal hebdomadaire, devant, dans la voie nouvellement créée, Strasbourg, Fulda, Francfort, Erfürth et Stettin, où le journal hebdomadaire ne parut que plus tard. Les gazettes à la main, pleines de commérages, de médisances, renseignaient leurs abonnés sur les intrigues de cour, sur les menus faits, sur tout ce qui se passait dans les coulisses de la politique et dans les boudoirs.

Ceux qui s'intéressaient davantage aux grands événements en trouvaient le détail dans des relations imprimées qu'on appelait en Allemagne des *Neue zeitung* et qui n'avaient cessé de se multiplier pendant tout le 16^e siècle. Découvertes importantes, fêtes de cour, aventures de guerre, faits d'armes, exécutions, procès de sorcières, météores et comètes, tels étaient les sujets variés que ces journalistes intermittents traitaient, soit en vers, soit en prose.

Tout tend à faire admettre que c'est à Vienne (Autriche) que parurent les premières relations en lettres moulées, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Vienne, résidence impériale, était le centre de la politique européenne ; princes et souverains s'y rencontraient et il s'y donnait de grandes fêtes. Au surplus, l'art de l'imprimerie y avait eu de bonne heure des représentants de grand renom, et les postes autrichiennes valaient celles des pays les plus avancés. Dès le 14^e siècle, Vienne avait des départs de courriers à jours fixes pour Gratz, pour Linz et autres villes, et dès 1516 des communications régulières avec Bruxelles. La plus ancienne de ces relations qu'on ait retrouvée est de l'an 1488 : c'est un bulletin destiné à rassurer le peuple sur la santé de l'archiduc Maximilien, alors prisonnier des Flamands, à Bruges. En 1493, un au-

tre bulletin, de source officielle, raconta les obsèques de l'empereur Frédéric III. Mais les chroniqueurs ne s'occupaient pas seulement des empereurs et des princes, de leurs carrosses dorés ou des victoires et des défaites du Grand Turc, ils racontaient des famines, des apparitions d'astres chevelus et fatidiques, des pullulations phénoménales de vipères et de lézards, des aventures et des crimes, l'histoire d'une femme vendue par son mari à des brigands, et celle d'une jeune servante qui s'était donnée au diable pour six ans et qu'on avait vue disparaître un jour dans un tourbillon de poussière. On apprenait en la lisant que, dans certaine ville de Hongrie, une femme avait donné naissance à un enfant pourvu de trois têtes, de trois bras et de trois jambes, et que les Turcs contraignaient leurs prisonniers chrétiens à adorer un cochon pendu à une croix ! *Nihil novi sub sole !*

À l'origine, le premier venu pouvait publier avec autorisation des bulletins et des récits ; plus tard, ce droit fut un privilège, un monopole concédé à certains auditeurs qui offraient des garanties au gouvernement, et ces éditeurs imaginaient bien vite de publier leurs bulletins aux jours marqués pour le départ du courrier. Le journalisme a eu partout, non seulement les mêmes origines, mais la même histoire, les mêmes destinées, ou peu s'en faut. Partout ils s'est développé par degrés, en proportionnant l'offre à la demande.

Avec le temps, les gazettes hebdomadaires ont paru deux fois par semaine. C'est à Londres enfin que fut publié, le 14 mars 1702, le premier journal quotidien ; la France est venue après, en 1777, avec le "Journal de Paris," dont Garot disait : "Un journal de tous les matins était tellement du goût des Français et de la vie de Paris qu'on ne faisait plus de déjeuner où celui-là ne fût à côté du chocolat ou du café à la crème !" Absolument comme aujourd'hui, n'est-ce pas ? Les uns plus tôt, les autres plus tard, tous les pays eurent leur grande et leur petite presse, leurs journaux plaisants, leurs cuirassiers et leurs hussards, leurs feuilles politiques, littéraires, théologiques, scientifiques, leurs gazettes officielles, leurs petites affiches. Les innovations heureuses trouvaient bientôt des imitateurs aux quatre coins du monde civilisé.

Quand Addison et Steele eurent créé le journalisme satirique et moralisant, ils firent école, et tous les pays du monde eurent leur *Spectateur*, leur *Babillard*, leur *Mentor*, en attendant l'... *Oiseau-Mouche* !

Le premier journal d'Amérique fut, selon toute probabilité, le *Mayflower*, publié à Cambridge (Massachusetts, E.-U.) en 1673. Un siècle plus tard, le 21 juin 1764, Brown et Gilmore publièrent le premier journal canadien,

Gazette de Québec—Quebec Gazette, qui ne disparut qu'en 1874. Disons en terminant cette étude que le plus ancien des journaux canadiens-français existant actuellement est la *Minerve*, de Montréal, qui naquit en 1826. Viennent ensuite le *Courrier du Canada* de Québec (41 ans), le *Courrier de St-Hyacinthe* (32 ans), l'*Événement* de Québec (30 ans), la *Revue canadienne* (32 ans), et le *Monde* de Montréal (30 ans).

HENRI TIELEMANS.

POESIE NIVERNAISE

(Suite et fin)

Voilà une charge que je n'avais certes pas l'intention de faire, et qui, en tout cas, ne s'adresse pas à M. Achille Millien, mais aux récentes écoles, lesquelles me prennent encore par trop de côtés un poète si digne de ne leur appartenir en aucune façon. M. Millien me blâmerait lui-même si je me bornais à louer les excellentes parties de son œuvre, et si je ne faisais pas franchement les réserves que je trouve nécessaires. Sans doute, nous, Canadiens, nous sommes arriérés par rapport à nos frères de là-bas. Nous rendons encore hommage à l'ancien culte. Nous obéissons toujours à la rime, à la mesure, et à tout le reste. Nous nous inclinons avec respect devant Malherbe. Nous sentons le besoin de nous recueillir lorsque nous osons monter sur le trépied pour rendre des oracles. Nous sommes raides et naïfs, emprisonnés depuis trois siècles dans la fraise et le jabot. Nous tenons, malgré tout, à notre servage et à notre reste de respect ; et nous faisons assez peu de cas des sots qui en rient. N'empêche que nous n'ayons l'œil à ce qui se passe à Paris ; et, si nous pouvons paraître un peu pas mal vieux genre, on ne laisse pas de nous sembler un tantinet badaud sur le brillant boulevard, et bien léger souvent. S'emballe-t-on, parfois, là-bas ! Nous ne devons pas nier que cela nous amuse...

Se croire un personnage est fort commun en France ;

On y fait l'homme d'importance.
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal français.

Oh ! mon vieux La Fontaine !

Si donc je loue de la meilleure grâce du monde l'abondance, la diversité, et même la couleur, chez M. Millien ; si je ne répugne nullement à admirer l'aisance avec laquelle il aborde une foule de sujets, si j'écoute avec plaisir les notes harmonieuses qu'il tire du clavecin dont il joue avec tant de facilité ; si je me laisse aller doucement au courant de cette poésie claire et vive, qui parcourt maints champs fertiles, qui côtoie maintes rives verdoyantes, maints bosquets parfumés ; si enfin je vante sans restriction la haute valeur morale de ses vers, M. Millien ne m'en voudra point de ce que je ne fasse pas au même degré cas des écarts où le font tomber les poétiques de son temps, des fugues nombreuses qui échappent à sa main distraite, du mélange fréquent de cailloux et d'or fin que roule son flot, de la négligence et du rythme lâché de beaucoup d'endroits, ce qui altère assez la physionomie d'ensemble de son livre. On voudrait une perfection plus soutenue, et on la regrette d'autant plus